

Interview

Marie-Andrée Beaudet

Number 77, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, M.-A. (1990). Interview. *Québec français*, (77), 78–78.

INTERVIEW

Pauline Harvey

Propos recueillis par
Marie-Andrée BEAUDET

Vous avez débuté en littérature par la poésie pour passer par la suite au roman. Qu'est-ce que votre écriture romanesque doit à la poésie ?

Il est certain que j'ai commencé par la poésie parce que je trouvais plus facile d'écrire d'abord des textes courts. Je sais bien que la plupart des poètes doivent travailler très longtemps pour produire un recueil et que la différence entre les deux genres ne se situe pas à ce niveau purement technique. Mais, pour écrire les quarante premières pages de ma vie, il m'a semblé que je devais pratiquement traverser l'éternité. Je voyais la quarantième page, la fin de mon livre, se perdre au bout du temps, reculer toujours à l'horizon, tomber dans l'infini. Quand j'ai commencé à écrire, il me semblait que je n'arriverais jamais jusque-là. Alors, il valait mieux, selon moi, que je pense à un livre assez court pour faire mes premières armes. D'autre part, j'ai commencé à écrire au début des années soixante-dix, à une époque où la poésie était particulièrement vibrante au Québec, très proche de la vie réelle. Paul Chamberland, Raoul Duguay, Claude Péloquin (que j'ai lus avec passion) étaient nos philosophes. Puis il y avait aussi Denis Vanier et Lucien Francœur, qui m'avaient beaucoup impressionnée l'un et l'autre, parce qu'ils se présentaient comme des *bums* de l'écriture, tout en créant des images poétiques très modernes, très neuves. Ils nous donnaient l'impression qu'on pouvait commencer tout de suite, avec nos mots, notre environnement, nos sexes, sans attendre d'avoir tout lu et tout vu, en nous servant aussi de notre révolte. Ces poètes, je pense aussi à Michèle Lalonde par exemple, étaient publics, spectaculaires; on les voyait souvent sur des scènes, dans des films... Ça me plaisait parce que j'avais commencé par faire du théâtre. Le poète avait en sa possession un haut-parleur et j'ai eu envie de le posséder tout de suite. J'avais beaucoup d'orgueil, de projets immenses, de société, d'art, d'écriture, quand j'ai commen-

cé, et aussi le besoin fou de créer. Alors j'ai écrit de la poésie sonore. Plus tard, ces projets se sont exprimés plus facilement à l'intérieur de la forme romanesque.

Le plus souvent vos héros ou vos héroïnes sont des adolescents ou alors de très jeunes gens. Pourquoi privilégiez-vous cet âge de la vie ?

Ce qui m'intéresse, ce n'est peut-être pas l'adolescence mais la crise en tant que telle, comme événement, passion ou souffrance. J'ai vécu une période très difficile à la fin de l'adolescence, ou plutôt à la fin de la jeunesse. Jusqu'à vingt-trois, vingt-quatre ans. Je me souviens qu'à vingt-deux ans, j'ai été, pendant plusieurs mois, complètement désespérée, suicidaire. Je n'arrivais plus du tout à respirer, à vivre, et je ne voyais plus comment j'allais m'en sortir. On est encore très fragile au sortir de l'adolescence, on a gardé à la fois le sens du bonheur et aussi beaucoup des illusions, de la légèreté de l'enfance. Aussi cet âge de la vie m'apparaît, avec le recul, tout à fait passionnant, âge de grandeurs et de misères. C'est pourquoi j'y puise encore une grande partie de mon inspiration. C'est d'ailleurs dans ces moments de crise qu'on trouve les germes des œuvres futures. Le projet d'écriture, en ce qui me concerne, est né à cet âge-là, comme volonté d'assumer et de maîtriser une situation où je me trouvais d'abord dépassée.

Il y a une phrase de Simone de Beauvoir que j'aime beaucoup : «Ma liberté exige pour s'accomplir de déboucher sur un avenir ouvert.»

J'ai pensé, à partir de cette crise-là, travailler à ma libération, parce que c'était le seul moyen que je voyais de maintenir l'avenir ouvert devant moi, de donner un sens plus joyeux, positif, à mon existence et à mes entreprises. J'ai vécu d'autre part, au cours de ces années-là, peut-être les plus grands éblouis-

sements de ma vie. Alors, quand j'écris un roman, je crois que j'aime bien retrouver la voix que j'avais à vingt et un ans.

Vous avez publié, dans la revue de création *Lèvres urbaines*, un texte poétique intitulé *Montréal français*, qu'on peut qualifier d'engagé. Comment concevez-vous le rôle de l'écrivain dans la société ? La fonction de la littérature dans la «Cité» ?

Je pense qu'on s'engage, sur le plan politique, comme nationaliste ou féministe par exemple, pour pouvoir continuer à travailler. C'est qu'on n'écrit pas et qu'on «existe pas indépendamment du contexte. Donc, je prends position lorsque je sens ma sécurité, mon existence d'écrivaine, menacées. En tant que femme et que Québécoise, j'appartiens déjà à une autre génération de nationalistes et presque aussi de féministes, celle où l'on travaillait avec une certaine assurance en territoire conquis. Il est certain que personne ayant connu cette sécurité n'a envie de revenir en arrière. Dans la «Cité», les écrivains sont comme les artistes, je crois. Le mieux, selon moi, serait d'arriver à donner un peu de bonheur, de faire rire, d'essayer d'être un peu aimant, et de bien faire son travail. Mon artiste «fétiche» à cet égard, c'est Stan Laurel, du duo Laurel et Hardy. Je voudrais lui ressembler, j'y pense souvent, et je sais que j'ai beaucoup de travail à faire encore avant d'y arriver. La plupart des Québécois des générations précédentes que j'ai admirés étaient des êtres bons, pas très riches et drôles. Cela n'exclut pas une certaine et nécessaire violence polémique.

Comment souhaitez-vous qu'on vous lise ?

J'aimerais qu'on me lise comme on regarde un papillon voler ou comme on observe un loup, en se foutant de ce qu'on ne comprend pas et en se servant de ce qui nous intéresse, pour aller plus loin. ●